

Foliard Daniel, *Combattre, punir, photographeur. Empires coloniaux. 1890-1914*, Paris, La Découverte, 2020, 454 p.

Thaïs Gendry

Citer cet article : Thaïs Gendry (2021), « Foliard Daniel, Combattre, punir, photographeur. Empires coloniaux, 1890-1914, Paris, La Découverte, 454 p. », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne. URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/crgendry>

Mise en ligne : 1^{er} avril 2021

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2021.e474>

Lorsque l'on pense aux photographies du XIX^e siècle, les portraits de familles bourgeoises posant soigneusement peignées devant des fonds neutres s'imposent plus facilement à l'esprit que les dizaines de milliers de clichés pris lors des conquêtes coloniales en Afrique et en Asie. De ce monumental ensemble documentaire très dispersé et donc peu exploité par les historiens, Daniel Foliard a extrait et mis en série des photographies qui montrent différents aspects des violences déployées lors des conquêtes coloniales : photographies de guerres, de prisonniers et de punitions corporelles, jusqu'aux exécutions capitales.

La question fondamentale que pose l'ouvrage, celle qui permet, malgré le sujet extrême des photographies d'éviter le sensationnalisme, l'émotion aveuglante ou la condamnation simple, est celle de la fonction de telles images. Autrement dit, pourquoi existent-elles ? Par qui et pour qui ont-elles été prises ? Ont-elles été cachées ou montrées au public ? Daniel Foliard, au travers d'une impressionnante démonstration, apprend au lecteur à ne pas regarder ces photographies comme des captures directes de la réalité, mais comme des objets construits, porteurs de messages complexes.

La photographie, une source comme une autre

L'auteur propose ainsi de traiter chaque photographie comme un processus, fruit de différentes étapes et de différents regards. Il prend par exemple en compte la technique de prise de vue et de développement qui informent de la dimension posée ou instantanée des clichés. Il explore autant que possible la personnalité, la sensibilité et le parcours des photographes. Simples soldats-photographes, capitaines-ethnographes et reporters de guerre n'ont pas accès aux mêmes événements et ne les photographient pas pour les mêmes



raisons. Certains cherchent des souvenirs de campagne, quand d'autres réalisent des photographies témoins à des fins de propagande impériale ou de vente de journaux. Daniel Foliard a effectué un travail de collecte considérable dans les archives coloniales, militaires, militantes et journalistiques d'une douzaine de pays, ainsi que dans les illustrés accessibles au grand public, mais aussi dans les collections privées de soldats et reporters de guerre. Ainsi, les images de chefs rebelles mis aux chaînes, imagerie classique de célébration des victoires coloniales dans les lointaines métropoles, peuvent sur les terrains coloniaux être appropriées en un symbole de résistance anticoloniale. En faisant apparaître la complexité des circulations de ces images, de leur médiatisation et de leur postérité, il offre par ailleurs un ouvrage de référence en micro histoire globale.

Le souci de comprendre les conditions de production et la complexité des sens revêtus à l'époque par ces images, exigence historique salutaire dans le champ des études coloniales, s'inscrit dans la même veine pédagogique de lecture de l'image photographique que le travail pionnier proposé par le mémorial de la Shoah lors de l'exposition *Regards sur les ghettos* (2014). Le commissaire remarquait alors qu'il était de premier abord « curieux » que « les lieux d'exactions [aient] été immortalisés par des centaines de clichés » mais que les nombreuses instrumentalisation de ces images, oscillant entre « propagande, témoignage et dénonciation », expliquait que cette violence ne soit pas restée cachée¹. Néanmoins, pourquoi la montrer aujourd'hui ? Quel est le sens de cette exposition, au mémorial de la Shoah, ou dans un livre d'histoire ? Daniel Foliard argumente de manière convaincante que l'enregistrement photographique fait intégralement partie de l'acte de violence et de son message. L'étude de l'image ne peut donc être écartée afin de faire œuvre de « restitution » (p. 24) d'une violence coloniale encore aujourd'hui largement sujette à l'effacement.

Le tournant colonial de l'histoire de la photographie de conflit

Cet ouvrage propose une exploration (très) progressive de « la violence physique et son enregistrement » dans les colonies françaises et britanniques en Afrique et en Asie, entre 1890 et 1914. Une grande partie du livre sert à replacer ce moment de la conquête coloniale dans les chronologies de l'histoire de la guerre et de la photographie. De nombreuses innovations techniques, la modernité des prises de vue ou encore la structuration de la profession de reporters de guerre ont eu lieu sur les terrains impériaux et dessinent un véritable « tournant colonial » (p. 106-120) dans l'histoire des images de guerre. C'est par exemple lors de la Campagne d'Éthiopie, menée en 1868 par les troupes britanniques, que la photographie est utilisée aussi bien à des fins topographiques que politiques et judiciaires, devenant dans à la fois un outil de conquête, de domination et d'administration. Joseph Gallieni a, lui, documenté de manière officielle, centralisée et systématique la « pacification de Madagascar ». La geste photographique devait montrer les « bienfaits » de l'entreprise française de colonisation, les projets de mise en valeur et leur bonne gestion. Le général français est ainsi pionnier dans l'utilisation de la photographie comme outil de propagande destiné à créer une image publique d'opérations militaires et de mise en place du nouvel

¹ URL : <http://regards-ghettos.memorialdelashoah.org/> (consulté le 3 mars 2021).

On peut voir aussi le travail effectué pour l'exposition *Filmer la guerre, les Soviétiques face à la Shoah* (2015) : URL : <http://filmer-la-guerre.memorialdelashoah.org/introduction.html> (consulté le 3 mars 2021).

ordre colonial. Un dernier exemple : la conquête du Soudan par les Britanniques à la fin du ^{xx}^e siècle. Près de quinze photographes saisissent la dernière charge des cavaliers mahdistes en 1898, dont plusieurs milliers sont fauchés en quelques minutes par les nouvelles mitrailleuses Maxim. Des milliers d'images sont produites comme certains des premiers films de guerre. De cette conjonction entre technologies militaires et photographiques, de cette mécanisation transversale, naît un nouveau régime visuel de la guerre combiné à de nouvelles capacités d'annihilation.

Quelle spécificité des contextes coloniaux dans l'exercice et l'enregistrement de la violence ?

Replacer ces images dans l'ensemble des images de guerre permet également à Daniel Foliard de poser l'épineuse question de la spécificité du contexte et des violences coloniales tout en prévenant que « ce qui est 'colonial' ou pas dans [ces] images n'a rien d'évident » (p. 48). Par exemple, l'acte de photographier peut se révéler en soi un acte de domination, voire structurer la violence. En effet, si un opérateur souhaite prendre un cliché d'une exécution, celle-ci doit être mise en scène et suivre une temporalité qui le permet. Cette contrainte n'est pas spécifique au contexte colonial, mais Daniel Foliard démontre que les photographes n'osent l'organiser que dans ces territoires. Similairement, un gros plan sur un cadavre est une profanation supplémentaire que les opérateurs ne s'autorisent pas en métropole ou sur un cadavre d'Européen. Dans les colonies, les limites du « photographiable » sont repoussées.

Les photographies portent une multitude de messages sur les tensions qui traversent les empires en construction à la fin du ^{xix}^e siècle. Tensions entre colonisateurs et colonisés bien sûr, mais aussi entre colonies et métropoles, simples soldats et commandement, pro et anticoloniaux. Daniel Foliard explore ces rapports de force, sans en offrir pour autant une typologie définitive qui risquerait de les figer, ce qui rend cet ouvrage particulièrement approprié pour une première approche de l'étude des sources coloniales, tout en enrichissant les perspectives de chercheurs plus aguerris.

La multiplicité des usages des photographies de conflit naît par exemple de leur double médiatisation, dans les colonies ainsi qu'en métropole. Rendre visible la puissance militaire et les mises à mort de rebelles aux yeux des colonisés vise évidemment à organiser l'intimidation et la soumission de ces populations, comme par exemple la photographie de la tête découpée de Rabah, Sultan du Bornou tué en 1901 par des colonnes françaises, qui sont affichées dans sa ville de Kousseri au Cameroun, afin de faire la « publicité de la victoire auprès du public local » (p. 306). La reproduction photographique multiplie à l'infini les défaites et les morts. En métropole, la gravure d'après photographie de la tête de Rabah au bout d'une pique est publiée en une de *L'illustration* en mars 1901, et placée en parallèle au récit de la mort de François Lamy, commandant des colonnes françaises (p. 304). Cette juxtaposition cherche à rassurer, à raconter l'histoire d'une armée qui gagne et sait venger les vies françaises perdues. Ces mêmes images servent à montrer aux rivaux européens la puissance des armées impériales. Par ailleurs, en rapprochant la guerre des jeunes citoyens

métropolitains ne l'ayant pas encore vécue, ces images se veulent excitantes et doivent maintenir un niveau de bellicosité patriotique dans la fragile paix européenne.

La violence, la guerre et l'impérialisme ne sont pas de simples données de cette époque. Leur acceptabilité dépend des publics et des instrumentalisation politiques qui les accompagnent. La violence européenne dans les colonies était par exemple présentée comme moderne, car mécanique et donc plus acceptable voire nécessaire face à la violence « archaïque et barbare » des peuples colonisés. Loin de desservir l'entreprise coloniale, comme un œil contemporain pourrait le supposer, correctement dosée et présentée, elle la légitimise. Néanmoins le contexte colonial ne donne pas licence aux massacres, même s'ils ne sont presque jamais punis. Daniel Foliard explique que, déjà à l'époque, certaines images étaient dérangeantes et incriminantes, que les perpétrateurs des tueries et des tortures en étaient conscients et ne faisaient circuler celles-ci que dans des cercles de convaincus. Rapidement, les hiérarchies militaires et coloniales ont d'ailleurs cherché à contrôler l'enregistrement et la diffusion des images, conscients de la versatilité de cet outil, faisant naître l'adhésion à la conquête tout en participant à structurer l'antiimpérialisme au fil des scandales déclenchés par la médiatisation des violences.

1914, la fin des violences coloniales ou la fin de leur enregistrement ?

La périodisation choisie pour le livre est certainement plus métropolitaine que coloniale. L'arrêt de la chronologie en 1914 traduit une bascule des lieux de la violence photographiée depuis les terrains coloniaux vers l'Europe. Autrement dit, les photographes tournent leurs objectifs vers la Grande guerre et les décennies d'expérimentations impériales de la photographie de conflit se déploient en un enregistrement sans précédent des fronts européens. Daniel Foliard explique que les images des guerres et des violences coloniales sont comme effacées par les images de la Première guerre mondiale. Mises au rebus, ou simplement méconnues des historiens, leur importance et leurs particularités ont été ignorées dans les grands récits de la photographie de conflit.

Si la périodisation choisie par Daniel Foliard répare cet oubli, pointe le risque de rester avec l'impression que les violences coloniales ont cessé en 1914, alors que c'est seulement leur enregistrement systématique qui se termine. En ce qui concerne la violence coloniale organisée, il est maintenant établi que les épisodes d'extrême violence militaire et pénale ont continué après la fin officielle de la « pacification ». Dans le cas de l'impérialisme français, les conflits armés terriblement meurtriers comme ceux de la guerre Volta-Bani de 1915-1917 au Burkina Faso et dans le Mali contemporains l'attestent². De la même manière, les exécutions capitales continuent d'être menées, parfois massivement, en Afrique de l'Ouest comme en Indochine tout au long de la période coloniale³. L'absence de photographies de ces combats et ces punitions ne doit pas faire croire à leur inexistence, mais interroger l'absence de leur enregistrement ou de leur médiatisation.

² Saul Mahir et Royer Patrick (2001), *West African Challenge to Empire: Culture and History in the Volta-Bani anticolonial war*, Athens, Ohio University Press.

³ Gendry Thaïs (2018), « Le cannibale et la justice. De l'obsession coloniale à la mort pénale (Côte d'Ivoire et Guinée française, années 1920) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 140-4, pp. 55-68 ; Vann Michael (2010), « Of Pirates, Postcards, and Public Beheadings: The Pedagogic Execution in French Colonial Indochina », *Historical Reflections*, 36-2, p. 39-58.

L'historiographie récente propose ainsi de considérer la « pacification » comme un « mouvement continu » de gestion des tensions et des affrontements coloniaux qui « ramène l'ordre » mais aussi « prévient le désordre » et organise la « paix sociale » en « garantissant durablement l'état de domination coloniale »⁴. Si Daniel Foliard souligne bien qu'il existe un continuum entre la violence militaire, policière et pénale au sein de l'entreprise de « pacification »⁵, l'inévitabilité de la violence en situation coloniale peut nous amener à questionner la pertinence de ce concept utilisé comme périodisation plutôt que comme un ensemble de techniques d'intimidation et d'asservissement réactualisé à chaque crise de domination impériale.

Ainsi, Daniel Foliard propose dans cet excellent livre de réexaminer les récits des conquêtes et des guerres coloniales à partir d'une iconographie au ras-du-sol de l'exercice quotidien de la violence. Il nourrit une réflexion complexe et profonde sur les situations coloniale et impériale, en resituant les certitudes comme les ambiguïtés et les contestations qui l'accompagnèrent. Il montre que les violences et leurs représentations, malgré quelques scandales rapidement éteints, ont plutôt mécaniquement affirmé la Grande-Bretagne et la France dans leur statut de puissance coloniale.

Thaïs Gendry

École des Hautes Études en Sciences Sociales (France)

Bibliographie

BLANCHARD Emmanuel et GLASMAN Joël (2012), « Introduction générale. Le maintien de l'ordre dans l'Empire français : une historiographie émergente », in Bat Jean-Pierre et Courtin Nicolas (dir.), *Maintenir l'ordre colonial, Afrique et Madagascar, XIXe-XXe*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 11-41.

EL MECHAT Samia (2014), *Coloniser, pacifier, administrer, XIXe-XXIe siècles*, CNRS Editions, Paris.

GENDRY Thaïs (2018), « Le cannibale et la justice. De l'obsession coloniale à la mort pénale (Côte d'Ivoire et Guinée française, années 1920) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 140-144, p. 55-68.

Saul MAHIR et ROYER Patrick (2001), *West African Challenge to Empire: Culture and History in the Volta-Bani anticolonial war*, Athens, Ohio University Press.

VANN Michael (2010), « Of Pirates, Postcards, and Public Beheadings: The Pedagogic Execution in French Colonial Indochina », *Historical Reflections*, 36-2, p. 39-58.

⁴ Samia El Mechat (2014), *Coloniser, pacifier, administrer, XIXe-XXIe siècles*, CNRS Editions, Paris, p.7-8.

⁵ Blanchard Emmanuel et Glasman Joël, « Introduction générale. Le maintien de l'ordre dans l'Empire français : une historiographie émergente », in Bat Jean-Pierre et Courtin Nicolas (dir.) (2012), *Maintenir l'ordre colonial, Afrique et Madagascar, XIXe-XXe*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 11-41.